

Durant des intervalles d'entière lucidité, Nerval compose alors ses œuvres maîtresses. Après la publication de *Lorely* et des *Nuits d'Octobre* (1852), il évoque dans *Sylvie* les souvenirs de son cher Valois (cf. p. 276-279) ; paru dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1853, ce récit sera inséré dans les *Filles du Feu* (1854), recueil de nouvelles accompagnées des sonnets des *Chimères* (cf. p. 274-275). Il rédige en 1853 *Aurélia* (cf. p. 280), qui paraîtra en 1855 : c'est l'histoire de son amour, des obsessions qui l'ont suivi, de cette tragique « descente aux enfers ». *Aurélia* s'achevait sur l'espoir d'une rédemption ; mais un dernier récit, *Pandora* (1853-1854) est beaucoup plus sombre dans sa seconde partie où règne l'angoisse.

Un matin de janvier 1855 on retrouva Gérard de Nerval pendu dans la rue de la Vieille-Lanterne, près du Châtelet ; cette mort tragique reste entourée de mystère, pourtant tout porte à croire que le malheureux avait mis fin à ses jours (cf. p. 280, l. 22).

**Du réel au surréel** La poésie nervalienne, qu'elle s'exprime en vers ou en prose, doit ses résonances inimitables à l'extraordinaire expérience vécue par l'auteur. Pour Nerval « *le rêve est une autre vie* » dans laquelle « *le monde des Esprits s'ouvre pour nous* ». La vie réelle et les souvenirs sont transformés par le songe ; la mémoire du poète devient en quelque sorte intemporelle : le passé individuel se confond avec celui de l'humanité tout entière et annonce un avenir mystique ; le destin du poète figure celui de l'âme humaine, coupable et punie mais espérant le rachat au terme d'une série d'épreuves. *Une mystérieuse correspondance s'établit entre le monde familial et le monde surréel du rêve* : « Je ne sais comment expliquer que, dans mes idées, les événements terrestres pouvaient coïncider avec ceux du monde surnaturel, cela est plus facile à sentir qu'à évoquer clairement » (*Aurélia*). Ainsi tout prend un aspect double : une fleur, un baiser donné par une jeune fille, tout devient signe et symbole. Quelques mots suffisent pour que le paysage se transforme, pour que le lecteur se sente transporté du rivage de Naples ou d'une prairie du Valois « *sur la lisière des saintes demeures* » (p. 277, l. 41).

On conçoit dès lors tout ce que la poésie symboliste (cf. p. 539) puis surréaliste devra à Nerval. Mais le symbolisme et le surréalisme de Nerval sont absolument authentiques : la vision de l'au-delà n'est jamais chez lui un artifice littéraire. Il s'est efforcé en toute simplicité, en toute humilité pourrait-on dire, de transcrire son expérience, de dominer ce déferlement du rêve en lui, et d'accéder à une nouvelle forme de connaissance par l'analyse lucide des songes qui menaçaient sa raison.

SYLVIE préserve miraculeusement l'équilibre entre les charmes simples de la vie réelle et la fascination exercée par le rêve. Nerval est partagé entre sa tendresse pour Sylvie, la douce compagne de son enfance, et la mystérieuse séduction d'Adrienne, qui se confond avec Aurélie-Jenny Colon. C'est le « *poème du souvenir et de l'adieu* » (Kléber Haedens) : *souvenir* de la jeunesse, du Valois, de la vie simple et tranquille ; *adieu* à l'existence normale, au calme bonheur entrevu. Car le geste, le mot qui uniraient le poète à Sylvie et le rattacherait à la terre des hommes, demeurent impossibles, comme dans un cauchemar. L'attraction magique d'Adrienne est la plus forte, *Nerval va se perdre dans le monde du rêve*.

LES CHIMÈRES nous font participer de façon constamment allusive et symbolique à l'expérience de Nerval. C'est la *hantise mystique* qui domine (retour des anciens dieux, fusion de toutes les religions en une seule) à partir de *souvenirs à demi-révés*, comme l'épisode italien d'Octavie, jeune Anglaise dont l'influence apaisante a permis à Nerval de repousser la tentation du suicide (cf. p. 274, v. 5-8, et p. 275).

Enfin AURÉLIA est la *relation* de cette expérience. Nous y lisons en clair ce qui restait mystérieux et enveloppé dans les *Chimères* : obsession de la faute, aspiration au salut grâce à la médiation d'Aurélia, émouvante communion avec toutes les souffrances humaines, mysticisme unissant tous les mythes, toutes les croyances qui concernent la purification des âmes ; mais à présent le syncrétisme religieux semble s'orienter surtout vers le Messie chrétien et l'intercession de la Vierge Marie.

### L'art de Nerval

Comment transmettre ce message ineffable ? Nerval y est parvenu grâce à un art d'une extrême pureté, et presque immatériel. Les *Chimères* atteignent parfois à la poésie pure : des vers comme « Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie » (p. 274) ou « Le pâle Hortensia s'unit au Myrte vert » (p. 275) résonnent en nous comme des formules magiques ; leur pouvoir de suggestion, qu'il est presque impossible d'analyser, dépasse infiniment leur contenu intelligible. Nous saisissons alors la vertu propre du langage poétique, qui est de nous faire accéder à un autre univers, « au ciel antérieur où fleurit la Beauté » (Mallarmé, p. 533, v. 32).

Dans *Aurélia*, certaines visions nous frappent par leur splendeur orientale et leur mouvement lyrique : « Ma grande amie a pris place à mes côtés sur sa cavale blanche caparaçonnée d'argent... Et ses grands yeux dévoraient l'espace, et elle faisait voler dans l'air sa longue chevelure imprégnée des parfums de l'Yémen ». Mais la mélodie est généralement plus discrète et la peinture moins colorée.

Dans *Sylvie*, pas de fulgurations, mais un charme subtil, continu, qui pénètre le lecteur d'une douce et harmonieuse mélancolie ; quelques taches de couleur, mais surtout des demi-teintes, une atmosphère vaporeuse, celle du Valois, de Watteau, celle du passé, des souvenirs et des songes. L'intimité des scènes rustiques et familières, du cœur simple de Sylvie, nous conduit insensiblement à une mystérieuse intimité avec le monde du rêve : on ne saurait imaginer alliance plus parfaite de la grâce et de la délicatesse avec la profondeur.

### Fantaisie

On est d'abord séduit par la musique de cette romance et par la grâce délicate de l'évocation. Mais l'intérêt du poème est plus profond : daté de 1831, publié pour la première fois en 1832, il nous fait déjà pénétrer dans le monde nervalien, où le souvenir et le rêve se confondent dans l'aspiration à un paradis perdu. Cet air dont la magie transporte l'âme du poète dans le passé, et même hors du temps, « c'est le chant d'Adrienne dans *Sylvie* » (Note de Nerval, 1853). On se reportera donc, pour l'explication, au chapitre II de *Sylvie*, p. 276.

Il est un air pour qui je donnerais  
Tout Rossini, tout Mozart<sup>1</sup> et tout Weber<sup>2</sup>,  
Un air très vieux, languissant et funèbre,  
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,  
De deux cents ans mon âme rajeunit :  
C'est sous Louis-Treize... — et je crois voir s'étendre  
Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre,  
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,  
Ceint de grands parcs, avec une rivière  
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,  
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...  
Que, dans une autre existence, peut-être<sup>3</sup>,  
J'ai déjà vue — et dont je me souviens<sup>4</sup> !

— 1 Noter le rythme de valse de ce vers. —  
2 Prononcer *Wèbre*, à l'allemande. — 3 La  
croyance, orphique et pythagoricienne, à la  
métempsycose (réincarnation des âmes) de-

viendra pour Nerval une véritable obsession  
(cf. p. 281, l. 42-56). — 4 Ainsi se fondent  
souvenirs, rêves, et réminiscences de vies  
antérieures (cf. Baudelaire, p. 436).

## ADRIENNE

L'auteur de SYLVIE est amoureux d'une actrice, Aurélie, qu'il va admirer chaque soir au théâtre. Une nuit, la lecture d'un entrefilet de journal (« Fête du bouquet provincial ») éveille en lui « un écho lointain des fêtes naïves de la jeunesse », dans ce pays du Valois resté cher à son cœur. Il évoque alors cette ronde charmante devant un château ancien ; mais insensiblement l'atmosphère change, avec la lumière, et la scène se charge d'un symbolisme mystérieux et poétique (chapitre II). Est-ce bien un souvenir ? NERVAL lui-même, au début du chapitre suivant, nous parle d'un « souvenir à demi-rêvé » et il ajoute : « Cet amour vague et sans espoir, conçu pour une femme de théâtre... avait son germe dans le souvenir d'Adrienne, fleur de la nuit éclosée à la pâle clarté de la lune... Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice !... et si c'était la même ! — Il y a de quoi devenir fou ! »

Je me représentais<sup>1</sup> un château du temps de Henri IV<sup>2</sup>, avec ses toits pointus couverts d'ardoises, et sa face rougeâtre aux encoignures dentelées de pierres jaunies, une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls, dont le soleil couchant perceait le feuillage de ses traits enflammés<sup>3</sup>. Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur, que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France.

J'étais le seul garçon dans cette ronde, où j'avais amené ma compagne<sup>4</sup> toute jeune encore, Sylvie<sup>5</sup>, une petite fille du hameau voisin, si vive et si fraîche, avec ses yeux noirs, son profil régulier et sa peau légèrement hâlée !... Je n'aimais qu'elle, je ne voyais qu'elle, — jusque-là<sup>6</sup> ! A peine avais-je remarqué, dans la ronde où nous dansions, une blonde, grande et belle, qu'on appelait Adrienne. Tout d'un coup, suivant les règles de la danse, Adrienne se trouva placée seule avec moi au milieu du cercle. Nos tailles étaient pareilles. On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais. En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui presser la main. Les longs anneaux roulés de ses cheveux d'or<sup>7</sup> effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s'empara de moi<sup>8</sup>. — La belle devait chanter pour avoir le droit de rentrer dans la danse. On s'assit autour d'elle, et aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé. La mélodie se terminait à chaque strophe par ces trilles<sup>9</sup> chevrotants que font valoir si bien les voix jeunes, quand elles imitent par un frisson modulé la voix tremblante des aïeules.

— 1 A-t-on vraiment l'impression d'un souvenir ? — 2 Dans la mesure où ce château est réel, c'était celui de Mortefontaine. — 3 Cf. *Fantaisie* (p. 273). — 4 Cf. p. 272. — 5 Qu'in-

dique le ton ? — 6 Cf. *Myrtho*, v. 4 (p. 275). — 7 Cf. p. 274, v. 10. — 8 Battements de voix sur l'avant-dernière note d'une phrase musicale, pour enjoliver la mélodie.

<sup>30</sup> A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule<sup>9</sup>, isolée de notre cercle attentif. — Elle se tut, et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être en paradis<sup>10</sup>. — Je me levai enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient des lauriers, plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu<sup>11</sup>. Je rapportai deux branches, qui furent tressées en couronne et nouées d'un ruban. Je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement, dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds, aux rayons pâles<sup>12</sup> de la lune. Elle ressemblait à la Béatrix de *Dante*, qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures<sup>12</sup>.

Adrienne se leva. Développant sa taille élancée, elle nous fit un salut gracieux, et rentra en courant dans le château. — C'était, nous dit-on, la petite-fille de l'un des descendants d'une famille alliée aux anciens rois de France ; le sang des Valois coulait dans ses veines. Pour ce jour de fête, on lui avait permis de se mêler à nos jeux ; nous ne devions plus la revoir<sup>13</sup>, car le lendemain elle repartit pour un couvent où elle était pensionnaire.

Quand je revins près de Sylvie, je m'aperçus qu'elle pleurait. La couronne donnée par mes mains à la belle chanteuse était le sujet de ses larmes. Je lui offris d'en aller cueillir une autre, mais elle me dit qu'elle n'y tenait nullement, ne la méritant pas. Je voulus en vain me défendre, elle ne me dit plus un seul mot pendant que je la reconduisais chez ses parents.

Rappelé moi-même à Paris pour y reprendre mes études, j'emportai cette double image d'une amitié tendre tristement rompue, — puis d'un amour impossible et vague, source de pensées douloureuses que la philosophie de collège était impuissante à calmer.

La figure d'Adrienne resta seule triomphante, — mirage de la gloire<sup>14</sup> et de la beauté, adoucissant ou partageant les heures des sévères études. Aux vacances de l'année suivante, j'appris que cette belle à peine entrevue était consacrée par sa famille à la vie religieuse<sup>14</sup>.

— Le sens apparent. Retracer les étapes de ce petit drame ; commentez en particulier les § 3 et 5.

— Le sens symbolique. a) A quels signes décelez-vous que la scène a aussi un autre sens, plus profond ?

— b) Dégagez ce sens symbolique à la lumière de cette formule de NERVAL qualifiant Adrienne et Sylvie : « L'une était l'idéal sublime, l'autre la douce réalité » ; — c) Commentez de ce point de vue la transformation du paysage pendant qu'Adrienne chante.

— Étudiez l'art avec lequel NERVAL a fondu le souvenir sentimental et les suggestions symboliques.

• Groupe thématique. La place du rêve dans les extraits de NERVAL, p. 271-281 ; ses rapports avec le souvenir.

— Commentaire composé : l. 9-34. Le poème en prose : de la réalité à la suggestion paradisiaque.

— 9 Ainsi éclairée, la figure d'Adrienne devient irréaliste et fascinante, comme une apparition. — 10 Expliquer cette impression et sa valeur symbolique. — 11 Ton sur ton. — 12 Montrer

en quoi cette phrase constitue le sommet du passage. — 13 Apprécier le ton, et le contraste avec l'explication qui suit. — 14 Cf. p. 274, v. 14 : « les soupirs de la sainte. »